



**RUPTURE, CONTINUITÉ
ET *MIDDLE GROUND* :
LA BABYLONIE DU *CYLINDRE DE
BORSIPPA***

Par **Raphaël Weyland**
Candidat au doctorat,
Département d'histoire
Université de Montréal / Université de Kiel

**Actes du colloque « Le sacré dans
tous ses états » organisé par l'AEPOA
le 21-22 avril 2016 à l'UQAM**

Édité par Perrine Poiron, Jessica Bouchard
et Cloé Caron

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-Propos</i>	I
BRODEUR D., « La sacralité de la royauté indo-européenne dans le Proche-Orient ancien »	1
CARON C., « L'ambiguïté du sacré dans la pensée cosmogonique égyptienne : Nouou et les fluides créateurs ».....	10
OLETTE-PELLETIER J.-G., « Le dieu Min au Moyen Empire : dieu monarchique, dieu de l'élite ».....	20
PANAITE E., « La présence des étrangers lors des fêtes égyptiennes ».....	32
SELLIER G., « Le culte du cerf anatolien : symbolisme, évolution et constance, III ^e -I ^{er} millénaire a. C. ».....	46
WEYLAND R., « Rupture, continuité et <i>middle ground</i> : la Babylonie du <i>Cylindre de Borsippa</i> »	60

RUPTURE, CONTINUITÉ ET *MIDDLE GROUND* : LA BABYLONIE DU CYLINDRE DE BORSIPPA

Raphaël Weyland

Candidat au doctorat, Département d'histoire
Université de Montréal / Université de Kiel

When the Iranians attempted to accept everything Greek, as they do with everything European, they did not grasp the significance and proportion, but were entirely satisfied with semblance. The depth of things remained hidden to them. The result is a hybrid art, if art it can be called, which is neither Greek nor Iranian.

C'est en ces termes qu'Ernst Herzfeld, professeur à Berlin puis à Princeton dans la première moitié du XX^e siècle et notamment responsable des fouilles de Persépolis et de Pasargades, décrit en 1941 pour un auditoire de Boston les découvertes réalisées sur le site de Khurha en Iran occidental (Herzfeld, 1941 : 286-287). Il se faisait ainsi le porteur de l'idée de cultures figées aux caractéristiques innées, le *Geist* du romantisme allemand. Cette idée se manifesta au XX^e siècle dans l'étude de la période hellénistique par la création d'un paradigme faisant des cultures babylonienne, égyptienne, iranienne ou grecque des entités séparées, coexistant en parallèle dans un climat de tension et même de conflit (Ma, 2008). Un État multiculturel comme celui des Séleucides était donc considéré comme une bombe à retardement et ses souverains jugés à l'aune de leur volonté supposée d'hellénisation du royaume (Bevan, 1902; Bouché-Leclercq, 1913-1914; Tarn, 1930, Walbank, 1981). En Babylonie, qui constitua leur premier domaine, l'action de ces souverains a souvent été décrite comme néfaste aux élites autochtones (Clancier et Monerie, 2014 : 181-182). Dans ce contexte, la découverte et l'étude d'un objet comme le Cylindre de Borsippa, un cylindre de fondation couvert d'inscriptions cunéiformes akkadiennes commémorant la

restauration d'un temple traditionnel par le roi Antiochos I^{er} (281-261), ne pouvait que surprendre et détonner. L'une et l'autre ont en effet contribué à renverser le point de vue des historiens de telle manière que le thème de la rupture a depuis quelques décennies été remplacé par celui de la continuité (Kuhrt et Sherwin-White, 1987 et 1993; Briant, 1979 et 1990). Nous nous proposons ici de revenir sur ces interprétations contraires pour chercher à en souligner quelques limitations tout en proposant de redéfinir les rapports entre les sanctuaires babyloniens et le pouvoir royal séleucide à la lumière des informations contenues dans ce document.

RUPTURE ET CONTINUITÉ

Le *Cylindre de Borsippa* (BM 36277) est un artefact en argile d'une vingtaine de centimètres de long, enterré dans les fondations du temple de l'*Ezida* à Borsippa, près de Babylone, en 268 av. J.-C. Ce type de document a souvent été retrouvé dans les bases de bâtiments élevés ou rénovés au cours du second millénaire, mais se fait progressivement plus rare au cours du I^{er} millénaire; l'exemplaire de Borsippa est le seul à provenir de la période hellénistique de l'histoire de la Babylonie (Da Riva, 2008). La langue utilisée pour sa rédaction était d'un usage très rare et réservée aux seuls scribes

des sanctuaires de la région. Son rédacteur choisit qui plus est un style archaïsant et des formules évoquant davantage celles du code d'Hammourabi ou des inscriptions royales néo-babyloniennes que celles des chroniques ou des éphémérides écrites aux III^e-II^e siècle dans la Babylonie séleucide (Stevens, 2014). Le texte se divise en trois parties inégales, selon l'organisation traditionnelle de ce type de document : une titulature royale, une description des actions posées par le Roi et une longue prière à Nabû, dieu du savoir et de l'écriture du panthéon babylonien et principale divinité de la petite ville de Borsippa.

L'incongruité d'un tel document conduisit Hormuzd Rassam, chargé de mission du British Museum ayant découvert l'objet en 1880, et Joachim Strassmaier, l'orientaliste allemand l'ayant publié pour la première fois en 1882¹, à suggérer qu'il avait dû être créé pour Nabuchodonosor II (605-562). Ce n'est qu'après une étude plus approfondie que cette erreur fut relevée et que l'objet commença donc à attirer l'attention des spécialistes.

Dans un premier temps, il s'intégra cependant à l'intérieur du paradigme dominant : avoir fait reconstruire l'*Ezida* de Borsippa plutôt que l'*Esagil* de Babylone prouvait l'ignorance de la part des Séleucides de la place primordiale de cette dernière dans la culture de la région et leur incapacité à s'enraciner dans leur propre royaume (Rostovtzeff, 1941 : 1426-1428), ou bien au contraire la volonté des nouveaux souverains de détruire la culture autochtone (Mehl, 1986 : 68). Depuis les années 1980, sous l'influence des idées développées par Edward Saïd dans *Orientalism* et à l'aide de nouveaux documents cunéiformes, un nouveau paradigme s'est cependant mis en place. Insistant sur les éléments traditionnels du document, Amélie Kuhrt et Susan

Sherwin-White (1991) ont intégré le *Cylindre de Borsippa* à leur interprétation d'un royaume séleucide plus oriental que grec, s'inspirant de ses prédécesseurs achéménides et néo-babyloniens au point d'en devenir une sorte de prolongement. Pour elles, le fait d'avoir fait rédiger un document en akkadien, utilisant des formules consacrées, placé de manière traditionnelle dans un lieu de culte local et présentant le Roi dans le rôle du roi-bâtitteur central à la royauté babylonienne était la preuve que ce roi qui portait un nom grec et faisait frapper des monnaies en grec était aussi un roi babylonien, le descendant de Nabuchodonosor II et de Nabonide. Cette image des Séleucides agissant comme des caméléons (Ma, 2003 : 179) pour gérer la diversité de leur énorme empire - Perses en Iran, Grecs sur la côte ionienne, Babyloniens à Borsippa - et évitant de trop intervenir dans la vie de leurs sujets, s'est peu à peu imposée et domine aujourd'hui le champ des études séleucides.

Cette idée pose cependant quelques problèmes. Elle nie en effet aux Séleucides toute volonté d'action à l'échelle de leur royaume. Elle perpétue d'autre part l'idée de cultures monolithiques et éternelles, sans interaction et sans influence entre elles. Dans le cas du *Cylindre de Borsippa* lui-même, elle néglige en effet les divergences existant entre les modèles dits traditionnels, datant de la période pré-hellénistique de l'histoire de la Babylonie. Elle néglige de la même manière les divergences existant entre ces modèles et le texte produit pour Antiochos I^{er}. Ce sont pourtant dans ces déviations par rapport à la norme supposée que se trouvent les preuves et les détails de l'intervention séleucide. Celles-ci sont au nombre de cinq :

1. Le choix et l'ordre des titres portés par Antiochos.
2. Le titre de « Macédonien » (*Makkadunāya*) que porte Séleucos, père

¹ On trouvera aujourd'hui des éditions de ce texte dans Kuhrt et Sherwin-White (1991) et Stevens (2014).

d'Antiochos.

3. La datation du document à la fois en jour, en mois et en année.

4. La place des dieux dans les actions des hommes.

5. La présence de la reine Stratonikè.

LA TITULATURE

Dans les inscriptions royales mésopotamiennes, les épithètes accordées au Roi et l'ordre dans lequel celles-ci sont placées varient selon les dynasties et les souverains (Stevens 2014, p. 73). Là où les Assyriens ont eu tendance à insister sur leur force, les Babyloniens ont pour leur part souligné leur piété. Il a été remarqué qu'en utilisant l'akkadien et en revenant aux titres de ses prédécesseurs babyloniens, le roi Antiochos I^{er} avait probablement cherché à occulter l'épisode achéménide et à se positionner dans le prolongement de la période néo-babylonienne (Kuhrt et Sherwin-White, 1991 : 78; Haubold, 2013 : 135-137; Kosmin, 2014 : 189). Cette idée perd cependant de sa force lorsqu'on remarque que chaque souverain a porté des titres différents, n'établissant aucune tradition claire qui puisse être simplement reprise par Antiochos. En dressant un tableau comparatif des titres que s'arrogèrent différents souverains de la région, Kathryn Stevens a d'autre part pu mettre en lumière que la titulature la plus similaire à celle du roi séleucide est celle de Nabonide (556-539). Or, celui-ci ne bénéficiait pas d'une popularité égale dans toute la Babylonie. Si ses réformes religieuses en ont fait un personnage néfaste dans les textes originaires de Babylone même, il était au contraire apprécié à l'extérieur de l'ancienne capitale (Beaulieu, 1989). Dès ses premières lignes, le rédacteur de ce texte choisit donc de se distinguer du canevas traditionnel et effectua des choix conscients entre les différents éléments des traditions de la région

SÉLEUCOS LE « MACÉDONIEN »

L'auteur du texte choisit d'autre part de s'éloigner davantage de celles-ci en décrivant le père d'Antiochos, Séleucos I^{er} (305-281), comme un Macédonien. Ce choix a été interprété diversement par la critique. Si Sir Frank Adcock (1953) y vit une volonté de se placer au-dessus des peuples orientaux en faisant des Macédoniens une sorte d'*Herrenvolk*, Pierre Briant (1994 : 459-463) a préféré l'interpréter comme un refus de la part des premiers Séleucides d'abandonner, dans leur titulature à tout le moins, leur ambition de reconquérir un jour la Macédoine. Il est cependant intéressant de noter que seul Séleucos est affublé de cette épithète. Son fils ne ferait-il donc pas partie du *Herrenvolk*? Aurait-il cessé de revendiquer la souveraineté sur la terre de ses ancêtres? En vérité, il est probable que l'auteur de ce texte choisit ici de s'inscrire dans une autre tradition, celle qui a amené différents souverains étrangers à la Babylonie, d'Assurbanipal d'Assyrie à Cyrus d'Anshan, à rappeler leurs origines. Cela leur permettait en effet de faire valoir qu'ils étaient rois de vastes territoires s'étendant au-delà de la seule Babylonie (Kuhrt et Sherwin-White, 1991 : 83; Stevens, 2014 : 77-78). Ce souci d'affirmer légitimité et puissance liées à la personne du père sont des caractéristiques tenaces des changements apportés à la forme traditionnelle des cylindres de fondation.

LA DATATION DU DOCUMENT

Le *Cylindre de Borsippa* mentionne une date précise pour son enfouissement dans les fondations de l'*Ezida* : le vingtième jour d'Addaru de la quarante-troisième année. Ce faisant, son texte mélange calendrier babylonien et calendrier dynastique séleucide, selon une pratique attestée dans les carnets astronomiques et de nombreux autres documents cunéiformes de l'époque (Sachs et Hunger, 1988-1996). Il s'écarte cependant de la tradition des inscriptions

royales néo-babyloniennes, lesquelles ne portaient qu'exceptionnellement la date de leur création (Da Riva, 2008 : 64-68). Cela manifeste bien sûr la présence du nouveau pouvoir séleucide et son contrôle sur le temps et le calendrier. Mais il s'agit aussi d'une manière de souligner le passage d'un cap important pour la nouvelle dynastie. Nabuchodonosor II, que la tradition babylonienne célébrait comme le plus grand des rois de la période néo-babylonienne, avait en effet régné quarante-trois ans. En indiquant la date de la refondation de l'*Ezida*, ce texte manifestait par la même occasion que la dynastie séleucide avait surpassé ce grand règne en longévité (Haubold, 2013 : 135-137 et 139-140; Kosmin, 2014 : 190-192).

LA PLACE DES DIEUX DANS LES ACTIONS HUMAINES

L'exposé des actions royales est l'occasion de remarquer l'une des disparités les plus déterminantes entre les cylindres traditionnels et celui retrouvé à Borsippa. Si le roi s'y présente comme un roi-bâtitseur traditionnel (Kuhrt et Sherwin-White, 1991 : 79-80), il ajoute cependant que c'est de sa propre inspiration qu'il choisit de reconstruire l'*Ezida*. Ce faisant, le texte manifeste un profond changement de paradigme dans la relation entre les dieux, les rois et les hommes. Les formulations traditionnelles accordaient en effet toujours l'initiative des actions royales aux dieux (Waerzeggers, 2011 : 726-731). C'est ainsi par la grâce et l'inspiration de Marduk ou de Nabû que Nabuchodonosor II construit temples et cités. Antiochos I^{er} n'agit que par sa propre volonté et c'est donc lui seul qu'il faut créditer de la décision de reconstruire l'*Ezida* (Stevens, 2014 : 78-79). La longue prière qui suit l'exposé des actions royales confirme cette impression d'éloignement du dieu. Nabû n'y reçoit pas en effet les épithètes qui lui sont habituellement réservées et n'est qu'une seule fois le sujet

d'un verbe d'action. Le texte insiste cependant à plusieurs reprises sur sa généalogie et la légitimité que le dieu en tire. La grande qualité du Nabû du *Cylindre de Borsippa*, c'est donc d'être le fils de son père et de sa mère.

LA PRÉSENCE DE LA REINE STRATONIKÈ

Cette importance de la famille divine est à mettre en relation avec une autre rupture avec la tradition babylonienne : la place accordée à l'héritier (Séleucos II) et à la femme (Stratonikè) d'Antiochos I^{er}. Le rôle des épouses dans la transmission de la légitimité fait partie des caractéristiques des royautés hellénistiques, des mariages incestueux des Lagides au choix de Séleucos I^{er} de conserver l'épouse perse qu'Alexandre lui avait recommandée (Coskun et McAuley, 2016). Stratonikè elle-même avait une histoire très particulière qui fit l'objet de nombreux récits dès l'Antiquité : épouse de 40 ans la cadette de Séleucos I, père d'Antiochos, mais pas la mère de ce dernier, elle assista à la maladie qui semblait ronger son beau-fils de l'intérieur. Le grand médecin Érasistrate, appelé au chevet du malade, suggéra qu'il se mourait d'amour pour Stratonikè, qui lui fut cédée et dont le mariage heureux engendra plusieurs enfants, dont le Séleucos mentionné dans la prière à Nabû du *Cylindre de Borsippa* (Appien, *Syriaka*, 59-62; Plutarque, *Démétrios*, 38).

Le souci d'affirmer la place de la dynastie toute entière et non pas seulement d'un seul de ses représentants est donc certainement la raison d'être de la mention inhabituelle de la famille du roi (Kuhrt et Sherwin-White, 1991 : 83-85; Kosmin, 2014 : 180-188). Nabû, sur la filiation duquel le texte insiste assez longuement, n'est quant à lui pas choisi au hasard. L'un des mythes fondateurs de la dynastie séleucide établissait que Séleucos I^{er} était le fils d'Apollon alors que d'autres récits en faisaient au moins l'élu du dieu (Diodore, 19, 90, 1-5; Appien, *Syriaka*, 56; Justin, 15, 4,

3-6). Or, de nombreux éléments indiquent que, dès la période séleucide, Nabû fut considéré, selon la pratique grecque de syncrétisme des dieux locaux et des dieux de leur propre panthéon, comme un équivalent babylonien d'Apollon (Erickson, 2011; Kosmin, 2014 : 176-180; Beaulieu, 2014 : 23-25).

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une divergence des pratiques traditionnelles, le choix du temple de ce dieu est donc lui aussi digne de mention.

DES RELATIONS MULTILATÉRALES

À la lumière de cette étude, il est possible de tirer quelques conclusions. Il est en effet indéniable que, contrairement à ce qu'ont pu affirmer Amélie Kuhrt, Susan Sherwin-White ou Javier Teixidor, le *Cylindre de Borsippa* ne constitue pas « *a true Hellenistic copy of the Neo-Babylonian one* » (Teixidor, 1993 : 73) dans lequel « *the royal ideology is a totally Neo-Babylonian one* » (Kuhrt et Sherwin-White, 1991 : 83). Il est cependant difficile de déterminer ce que cette idéologie néo-babylonienne représenterait pour ces rois alors qu'ils choisissaient des titres adaptés à leurs besoins du moment plutôt qu'un modèle unique et figé. C'est donc à une tradition en évolution que les Séleucides se seraient rattachés. Ils contribuèrent d'autre part eux-mêmes à cette mutation. Les divergences entre la norme et cet exemple hellénistique sont trop nombreuses pour être de simples accidents de parcours. Il nous semble donc clair que les Séleucides, loin de se contenter d'être des simples successeurs passifs laissant derrière eux des cultures locales inchangées, interagirent avec celles-ci et les manipulèrent afin de servir leurs intérêts. Les identités monolithiques d'Herzfeld sont donc à mettre définitivement de côté pour être remplacées par une notion de cultures fluides et en perpétuelle redéfinition.

Certains historiens considèrent pouvoir

tirer davantage de renseignements de l'étude du *Cylindre*. Les incertitudes quant à l'auteur et au public rejoint par ce document doivent cependant être abordées avant de se lancer dans des réflexions plus élaborées.

Antiochos I^{er} pourrait bien sûr être l'instigateur de ce projet et du texte figurant sur le *Cylindre*. Il a après tout longuement résidé en Babylonie à une époque où des troupes séleucides s'affairaient à réparer le temple de l'*Esagil* (BCHP 06, ll. 5'-9'). Certains historiens, insistant sur le fait que les briques servant aux constructions soient décrites comme provenant d'Hatti, terme archaïsant désignant la Syrie du Nord et donc la résidence des rois, y ont vu une confirmation que le roi lui-même n'aurait pas participé aux cérémonies et peut-être même pas aux réparations (Hawkins, 1973 : 152-159; Clancier et Monerie, 2014 : 193-195). Il est vrai que les seuls exemples détaillés de reconstruction de temples que nous possédions ne mentionnent qu'une permission royale à des travaux réalisés par les représentants des communautés locales (Schaudig, 2010; Boiy, 2010). Pour nous, cette possibilité est cependant très improbable. Aucun autre cylindre royal de fondation n'a en effet été découvert. À Uruk, deux générations de membres d'une grande famille locale, les Anu-uballit, ont reconstruit le temple des dieux de leur cité, Anu et Antu, sans subsides royaux mais en mentionnant leurs liens avec le roi (YOS, 1, 52; WVDOG, 51). Si chacun d'eux a vanté son action, aucun d'eux n'a pourtant cru bon d'enterrer un faux cylindre royal. Il semble d'autre part plus probable que les changements profonds au sujet de l'interaction entre dieu et roi proviennent d'une volonté royale plutôt que des prêtres du sanctuaire.

La question des destinataires de ce texte est elle aussi assez épineuse. Il est en effet probable que peu de personnes eurent accès au document original. Paul Kosmin a suggéré qu'une copie ait pu être réalisée pour

les archives du sanctuaire et que le texte du document ait pu être lu publiquement à l'occasion d'une cérémonie commémorant la fin des travaux (2014 : 193-194). Cela reste toutefois à prouver.

Malgré ces incertitudes, quelques éléments semblent évidents. Que le texte du *Cylindre* provienne du roi ou des prêtres de Borsippa, il fut rédigé en tenant compte du discours idéologique propagé par la cour séleucide. Il permet donc de mieux connaître les formes que celui-ci pouvait adopter. De la même manière, qu'il ait été lu en public ou simplement par les prêtres, certainement responsables à tout le moins de la réalisation de sa rédaction, son contenu fut propagé à ces élites locales.

Se basant sur ces certitudes, plusieurs historiens considèrent dès lors ce document comme un exemple d'un discours idéologique séleucide unifié à l'échelle du royaume mais s'adaptant aux traditions locales (Strootman, 2013; Kosmin, 2014). Plutôt que des caméléons sans idéologie propre, les Séleucides auraient donc été aptes à se glisser dans toutes les peaux sans jamais changer d'objectif et de discours. Le royaume séleucide serait donc une juxtaposition de relations bilatérales, dans lesquelles l'identification de cultes locaux à des divinités protectrices de la dynastie comme Apollon et Artémis servait de liant.

Nous pensons cependant possible d'ajouter quelques idées à ces conclusions. Que ce document émane de la volonté royale ou de celle de l'*Esqida*, son existence démontre en effet la force de ce sanctuaire local. Or, en choisissant de s'associer (ou de se laisser associer par d'autres) à Nabû et à Nabonide, les Séleucides ne faisaient pas que

créer une relation bilatérale avec la ville de Borsippa. Ils bouleversaient aussi les liens entre les villes de la région et tissaient donc des relations multilatérales. Le panthéon babylonien n'était en effet pas plus fixe que le panthéon grec et de la même manière qu'Athéna n'avait pas la même position à Athènes qu'à Sparte, Nabû n'avait ni la même stature ni les mêmes attributs à Borsippa, Uruk ou Babylone (Hunger, 1968 : n. 141-184; Joannès, 2000). Dans un tour d'horizon des relations entre le pouvoir séleucide et les sanctuaires, Philippe Clancier et Julien Monerie remarquaient que ces derniers avaient perdu le rôle de relais du pouvoir qu'ils avaient su conserver au moment de la conquête d'Alexandre (2014 : 181-183). Alors que les élites des temples étaient parvenues à se présenter comme des interlocuteurs incontournables en 331, elles étaient déjà ravalées à un simple rôle religieux et symbolique à l'arrivée des Arsacides en 141. Sans revenir à Mehl et à l'idée de Séleucides cherchant à détruire la culture babylonienne, il semble clair qu'en traitant les différents sanctuaires sur un pied d'égalité, en faisant chuter Marduk de son piédestal et en favorisant les rivalités locales, les souverains séleucides soutinrent la fin du monopole culturel et politique que s'étaient arrogé Babylone et l'*Esqila*. Ainsi, sans que cela ait été l'objectif visé, leur politique d'interaction avec les diverses communautés de leur énorme territoire contribua-t-elle peut-être à la progressive marginalisation politique des sanctuaires. Paradoxalement, la reconstruction des temples par les Séleucides pava donc peut-être la voie à la poliadisation des villes babyloniennes.

BIBLIOGRAPHIE

ABBREVIATIONS USUELLES

BCHP 06 FINKEL et VAN DER SPEK, à paraître (cf. www.livius.org)

WVDOG 51 JORDAN, 1928

YOS 1 CLAY, 1915

ADCOCK, F. E. 1953. « Greek and Macedonian Kingship », *Proceedings of the British Academy* 39, p. 163-180.

BEVAN, E. R. 1902. *The House of Seleucus*. Londres: E. Arnold.

BEAULIEU, P.-A. 1989. *The Reign of Nabonidus*. New Haven: Yale University Press.

— 2014, « Nabû and Apollo: the Two Faces of Seleucid Religious Policy », dans *Orient und Okzident in hellenistischer Zeit*, sous la dir. de F. Hoffman et K.S. Schmidt, Vaterstetten: Verlag Patrick Brose, p. 13-30.

BOIY, T. 2010. « Temple Building in Hellenistic Babylonia », dans *From the Foundations to the Crenellations. Essays on Temple Building in the Ancient Near East and Hebrew Bible*, sous la dir. de M. J. Boda et J. Novotny, Münster: Ugarit, p. 211-219.

BOUCHÉ-LECLERCQ, A. 1913-1914. *Histoire des Séleucides*, Paris : E. Leroux.

BRIANT, P. 1979. « Des Achéménides aux rois hellénistiques : continuités et ruptures », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia*, Série III, Vol. 9, No. 4, pp. 1375-1414.

— 1990, « The Seleucid Kingdom, the Achaemenid Empire and the history of the Near-East in the First Millenium B.C. », dans *Religion and religious practices in the Seleucid Kingdom*, sous la dir. de P. Bilde, Aarhus: Aarhus University Press, p. 40-65.

CLANCIER, P. et J. MONERIE. 2014. « Les sanctuaires babyloniens à l'époque hellénistique : évolution d'un relais de pouvoir », dans *Les sanctuaires autochtones et le roi dans l'Orient hellénistique : entre autonomie et soumission*, sous la dir. de P. Clancier et J. Monerie, Paris, : De Boccard Édition, p. 171-238.

CLAY, A. 1915. *Miscellaneous Inscriptions in the Yale Babylonian Collection*. New Haven: Yale University Press.

COSKUN, A. et A. McAULEY (éds). 2016. *Seleukid Royal Women. Creation, Representation and Distortion of Hellenistic Queenship in the Seleukid Empire*. Stuttgart: Franz Steiner.

DA RIVA, R. 2008. *The Neo-Babylonian Royal Inscriptions: An Introduction*, Münster: Ugarit.

ERICKSON, K. 2011. « Apollo-Nabû : the Babylonian Policy of Antiochus I », dans *Seleucid Dissolution. The Sinking of the Anchor*, sous la dir. de K. Erickson et G. Ramsay, Wiesbaden: Harrassowitz, p. 51-65.

HAUBOLD, J. 2013. *Greece and Mesopotamia: Dialogues in Literature*. Cambridge: Cambridge University Press.

- HAWKINS, J.D. 1973. « Hatti », dans *Reallexikon der Assyriologie* 4, Berlin: de Gruyter, p. 152-159.
- HERZFELD, E. 1941. *Iran in the Ancient East. Archaeological Studies Presented in the Lowell Lectures at Boston*. Londres: Oxford University Press.
- HUNGER, H. 1968. *Babylonische und assyrische Kolophone*, Neukirchen: Verlag des Erziehungsvereins.
- JOANNÈS, F. 2003. « De Babylone à Sumer, le parcours intellectuel des lettrés de la Babylonie récente », *Revue Historique* 302, p. 693-717.
- JORDAN, J. 1928. *Uruk-Warka nach den Ausgrabungen durch die Deutsche Orient-Gesellschaft*. Leipzig: Hinrichs.
- KUHRT, A. et S. SHERWIN-WHITE. 1991. « Aspects of Seleucid Royal Ideology : the Cylinder of Antiochus I from Borsippa », *Journal of Hellenic Studies* 111, p. 71-86.
- (éds). 1987. *Hellenism in the East*. Berkeley et Los Angeles: University of California Press.
- 1993. *From Samarkand to Sardis. A New Approach to the Seleucid Empire*. Berkeley et Los Angeles : University of California Press.
- MA, J. 2003. « Kings », dans *A Companion to the Hellenistic World*, sous la dir. de A. Erskine, Oxford: Blackwell, p. 177-195.
- 2008. « Paradigms and Paradoxes in the Hellenistic World », dans *Studi Ellenistici XX*, sous la dir. B. Virgili, Pise et Rome: Fabrizio Serra, p. 371-386.
- MEHL, A. 1986. *Selenkos Nikator und sein Reich*, Louvain: Peeters.
- ROSTOVITZ, M. 1941. *Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford: Clarendon Press.
- SACHS, A. et H. HUNGER. 1988-1996. *Astronomical Diaries*, Vol. I-III, Vienne: Österreichische Akademie der Wissenschaften.
- SCHAUDIG, H. 2010. « The Restoration of Temples in the Neo- and Late-Babylonian Periods », dans *From the Foundations to the Crenellations. Essays on Temple Building in the Ancient Near East and Hebrew Bible*, sous la dir. de M. J. Boda et J. Novotny, Münster: Ugarit, p. 141-164.
- STEVENS, K. 2014. « The Antiochus Cylinder. Babylonian Scholarship and Seleucid Imperial Ideology », *Journal of Hellenic Studies* 134, p. 66-88.
- STROOTMAN, R. 2013. « Babylonian, Macedonian, King of the World : the Antiochos Cylinder from Borsippa and Seleucid Imperial Integration », dans *Shifting Social Imaginaries in the Hellenistic Period: Narrations, Practices, and Images*, sous la dir. de E. Stravrianopoulou, Leiden-Boston: Brill, p. 67-98.
- TARN, W.W. 1930. « Seleucid-Parthian Studies », *Proceedings of the British Academy* 16, p. 3-33.
- TEIXIDOR, J. 1993. « Interpretations and Misinterpretations of the East in Hellenistic Times », dans *Centre and Periphery in the Hellenistic World*, sous la dir. de P. Bilde et al., Aarhus: Aarhus University Press, p. 66-78.
- WAERZEGGERS C. 2011. « The pious king: royal patronage of temples », dans *The Oxford*

Handbook of Cuneiform Culture, sous la dir. de K. Radner et E. Robson, Oxford: Oxford University Press, p. 725-751.

WALBANK, F. 1981. *The Hellenistic World*, Londres: Fontana.